

I  
ARIANA

Le premier janvier 1981, vers midi, je m'éveille avec une gueule de bois carabinée dans une chambre que je ne connais pas. Contre moi est allongée une jeune femme brune que je ne connais pas davantage. Désireux de ne pas briser l'enchantement, je me blottis contre son dos et me rendors jusqu'à ce qu'elle m'arrache à mon deuxième sommeil en m'apportant un bol de café et une tartine. Une belle plante, indéniablement, vêtue maintenant d'une culotte et d'un ample tee-shirt en coton sur lequel est écrit *Take it easy*. Les seins qui ballent derrière ce message donnent envie de le traduire trop littéralement, mais, de toute évidence, ma chance est passée. La fille s'appelle Ariana, et parle français avec un ravissant accent italien. Il se confirme que nous avons passé la fin de la nuit ensemble dans cet appartement que lui prête une amie lyonnaise. Tandis que me reviennent en mémoire les fragments d'une scène de gymnastique rythmique sexuelle assez fastidieuse, elle me confirme que nous avons essayé de faire quelque chose qui s'apparente à l'amour. D'après elle, je me suis montré opiniâtre et vaillant, mais hélas trop ivre pour conclure. Elle ne s'en formalise pas, mais en revanche il faut maintenant que je m'en aille vite car elle doit prendre un train pour Paris à quinze heures et il lui reste mille choses à faire d'ici là. Petit à petit, se reconstitue le puzzle du réveillon à Charbonnières, chez des amis d'Antoine où cette Ariana est arrivée avec un petit groupe sur le coup de minuit. Il me semble que nous avons longtemps discuté ensemble – mais de quoi, au juste ?

De Thésée, le sujet d'un mémoire de lettres classiques qu'elle doit rendre en février. Certes, son prénom la prédispose particulièrement à s'intéresser à ce sujet, mais mes lacunes en mythologie grecque l'ont étonnée parce que, tout de même, le mythe de Thésée fait partie des grands classiques. Dans l'immédiat, inutile d'insister, elle ne me le racontera pas une deuxième fois : il est hors de question qu'elle rate son train. Qu'il me suffise d'acquérir un ouvrage sur ces vieilles légendes, non seulement ça me rappellera le souvenir de notre rencontre, mais ça m'en apprendra sur l'âme humaine plus long que mes cours de médecine.

Sur quoi j'avale d'un trait mon café et saute dans mes vêtements. En partant je lui glisse quand même que j'aurais plaisir à la revoir. Elle aussi, et si j'ai l'occasion de passer par Rome, elle sera heureuse de m'y accueillir. En bas de l'immeuble, je m'aperçois que je ne connais ni son adresse ni même son nom de famille et qu'elle n'a pas mon numéro de téléphone : des retrouvailles relèveraient du miracle.

Encore un peu ivre, je tangué sur les trottoirs où j'espère trouver un arrêt d'autobus. La ville somnole ou déjeune bourgeoisement dans l'atmosphère cotonneuse propre au premier janvier, ce pot-au-noir où l'on s'englué avant de vraiment commencer l'année. Et aujourd'hui, je serais bien incapable de décider si 1981 s'ouvre pour moi sous le signe de la chance ou de la poisse.

## 2

### THÉSÉE

Un dictionnaire de la mythologie grecque acheté pour une bouchée de pain chez un bouquiniste m'apprend qu'il y a longtemps, une Grecque de Trézène nommée Æthra

se donna à Égée, roi d'Athènes, dans l'espoir d'en avoir un enfant. Aussitôt après elle rencontra Poséidon, à qui elle s'offrit aussi, probablement dans l'espoir de multiplier ses chances de conception. De ces étreintes prestigieuses naquit un enfant, qu'on appela Thésée, fils d'un roi ou d'un dieu – puisque nul ne sait ce qui se passe au profond des ventres féminins. Pour Æthra, comme pour toutes les mères sans doute, Thésée avait un père de cœur – merveilleux mais inaccessible – et un père de raison – persuadé que bon sang ne saurait mentir. Aussi Égée avait-il caché ses sandales et son glaive sous un rocher, et demandé à Æthra de les donner à leur fils, pour autant que celui-ci réussisse à soulever la pierre. À seize ans, Thésée n'eut aucune peine à récupérer ce legs, grâce à quoi il entama sa carrière de héros : les sandales lui permettaient de marcher loin, le glaive de tuer beaucoup. Au fil de ses pérégrinations, il délivra le pays du bandit Périphètès, du bourreau Sinis, de la laie Phæa, du traître Sciron. Dans d'autres contrées, il élimina Cercyon l'Arcadien et Procuste, le saint patron des psychanalystes médiocres. Puis il s'en alla faire connaissance avec son père de raison.

Entre-temps, celui-ci s'était mis en ménage avec la terrible Médée, dont il avait un fils. Jalouse de ses prérogatives et craignant que l'arrivant dispute le trône à son propre fils, Médée essaya d'empoisonner Thésée. Sa manœuvre éventée, elle fut répudiée par Égée, tout heureux de renouer avec son rejeton.

Thésée aimait son père de raison, que des neveux arrivistes cherchaient à renverser. En héros efficace, il extermina ces Pallantides – Racine pousse la métaphore jusqu'à prétendre qu'il les *moissonna* – puis il tua et sacrifia un taureau furieux qui semait la terreur dans tout l'Attique. Après quoi il partit en Crète pour sauver les malheureux jeunes gens sacrifiés chaque année au Minotaure en réparation du meurtre d'Androgée, tué par Égée, son père terrestre. S'inscrivant par prudence dans le lignage de son père céleste, Poséidon, il

montra assez de bravoure et de bagout pour séduire Ariane et Phèdre, les deux filles du roi Minos. Peut-être avaient-elles assez de sagesse pour ne pas lui tenir rigueur d'être le fils de l'assassin de leur frère, à moins qu'elles ne l'aient vraiment cru fils de Poséidon : qui peut dire ce qui se passe au profond des têtes féminines ? Thésée n'eut aucune peine à charmer les deux sœurs : Ariane qui lui avait fourni le fil permettant de sortir du Labyrinthe, et Phèdre qui admirait son courage, à ce que j'imagine. Pour avoir longtemps promené sur les routes son ardeur belliqueuse, Thésée aspirait maintenant à l'amour.

Il ramena sur son bateau Ariane, pour qui il éprouvait sans doute de la gratitude et du désir mais qu'il abandonna sur l'île de Naxos, puis il fila enlever Antiope dont il aurait vite un fils, Hippolyte. Ensuite, à Sparte, il enleva, épousa et quitta la jeune Hélène avant d'épouser Phèdre, son ex-belle-sœur : preuve qu'il est aussi difficile de savoir ce qui se passe au profond des cœurs masculins. Hélas, Thésée devait aussi aider son ami Pirithoos à délivrer Perséphone, retenue aux Enfers. Triste séjour, pendant lequel Phèdre allait s'éprendre de son beau-fils, le chaste Hippolyte. Comme celui-ci restait insensible à ses avances, elle l'exposa à la colère fatale de Poséidon, qu'elle tenait peut-être pour son beau-père de cœur mais qui ne se reconnaissait sans doute pas comme le grand-père du malheureux jeune homme.

On aimerait une apothéose à cette vie riche de rebondissements et d'étreintes, mais Thésée n'avait pas le sens de la chute, sinon au sens propre : il s'en alla finir ses jours à Scyros, chez un roi fourbe qui s'appelait Lycomède, lui donna des gages d'amitié et le tua en le poussant par trahison du haut d'une falaise.

Un peu avant Noël, j'avais rompu avec Chantal Magnard, avec qui j'étais en couple depuis un an. De l'avis général nous étions bien assortis, elle étudiante en quatrième année de pharmacie, moi en sixième année de médecine. Gironde et sage, Chantal avait formé un projet de vie benoîtement acquis à la réussite matérielle et à la perpétuation de l'espèce. Ses parents, propriétaires d'une grosse quincaillerie à Valsaunier, dans le Jura, y avaient pensé avant elle. Adjoint au maire depuis dix ans et au mieux avec le sénateur, son père caressait le projet d'offrir à sa fille aînée, pour son diplôme, une officine où elle profiterait à la fois de la notoriété familiale et de l'absence de concurrent dans un rayon de dix kilomètres. Le plan de vol, si l'on ose ainsi l'appeler, brillait par sa simplicité : pour peu qu'elle fasse attelage avec un médecin généraliste avisé et sociable, Chantal pouvait monter une pompe à finances d'une redoutable efficacité. Elle recommanderait chaudement le cabinet de son mari, qui en retour allongerait un peu ses ordonnances. Ainsi, le couple, tenu par une solidarité de notables et la conscience de son utilité sociale, ne tarderait pas à acquérir en lisière du bourg une belle demeure où l'on verrait bientôt gambader quelques joyeux bambins.

Malgré sa croupe un peu large et ses idées indéniablement étroites, Chantal m'avait séduit, je dois le reconnaître. Elle incarnait l'archétype de la fille pas compliquée, qui aime rire, aller voir des comédies au cinéma et recevoir des amis à la bonne franquette autour d'une salade et d'une quiche lorraine. Pour ne connaître que des gens *vachement sympas* et ne pas savoir que chaque mot compte, elle était heureuse de vivre dans un pays qui avait si bien promu le contrat social et éradiqué la variole. Si nous aimions le même objet, elle

y voyait une similitude prometteuse d'entente; si nos goûts divergeaient, elle se rappelait que la complémentarité cimente les couples. Il faut préciser que, profitant de l'abonnement de sa mère à la *Guilde du roman*, elle lisait à longueur de semaine du *Borniche* et du *Pierre Bellemare*, et croyait se forger ainsi une culture. J'avais essayé de l'initier à *Ponge* et à *Rimbaud*, dont elle avait trouvé la poésie jolie mais bizarre, et qu'elle avait aussitôt oubliés. En revanche, elle trouvait intéressant mon projet d'écrire des livres, et espérait en tirer un complément de revenus substantiel.

Une première fois, j'avais été invité à *Valsaunier* avec un groupe d'amis, pour les vingt-deux ans de *Chantal*. Puis, en novembre, j'avais été reçu seul, cette fois en tant que petit ami officiel et pour un dîner intimiste. *Madame Magnard* avait sorti les porte-couteaux en cristal et *Monsieur un Clos-Vougeot* vieux de quinze ans. N'aurait été mon pressentiment d'aller vers un contre-emploi terriblement dangereux, la pente douce qui s'offrait à moi ne manquait pas d'attraits : éligible au statut de *rosière*, ma future femme semblait incapable de me valoir des complications affectives; notre opulence à venir me changerait des vaches maigres; et j'entrevois une économie d'efforts dans cette vie sédentaire et sans surprises. À ceci près que tout écart de conduite me serait dorénavant compté, que ma vie culturelle devrait se dérouler dans la clandestinité, et que je devrais composer sans faillir le rôle d'un bourgeois de province. Inéluctablement j'aurais fini, un soir de fête ou de spleen, par picoler ou me laisser aguicher par la *Bovary* du canton, et le scandale aurait grippé la machinerie bien huilée du père *Magnard*. La vengeance du bourg aurait ruiné ma réputation en deux temps trois mouvements et j'aurais sans doute laissé mes plus belles plumes dans ce fourvoisement.

Invité à passer les fêtes de fin d'année dans la famille *Magnard*, j'avais donc froidement décliné. Tout en stigmatisant ma goujaterie, *Chantal* avait insisté au-delà du raisonnable, nous nous étions violemment disputés la veille de Noël

et j'avais fini par lui signifier mon refus de la revoir. Elle avait pleuré, bien entendu, mais j'étais resté ferme. En tout cas relativement ferme, ce qui veut dire assez souple pour accepter d'en reparler, mais après les fêtes : j'avais besoin de *prendre du recul*, comme on dit quand on souhaite prendre le large en douceur.

#### 4

### ESPOIR

Bien entendu, l'esprit encore embrumé et la tête pleine de cette Ariana que j'ai si intimement – mais si mal – connue, je trouve sur mon répondeur un message que Chantal m'a adressé à minuit passé d'une minute. Elle souhaite que cette année soit celle de notre réconciliation, car notre rupture si soudaine reste pour elle une douloureuse énigme. À ses yeux, nous avons fait tellement de chemin ensemble que nous n'avons moralement pas le droit de rester éloignés l'un de l'autre. Il faudrait qu'on parle, pour clarifier ce qui fait obstacle à la parfaite harmonie de notre couple. Après quoi, il suffirait de corriger ce qui doit l'être. Elle-même est prête à faire tous les efforts nécessaires pour aplanir les conflits et retrouver la joie de nos commencements. Pour finir, elle souhaite que 1981 nous rende sérénité, confiance et tendresse, et affirme qu'elle ne saurait dire à quel point je lui manque. Sans oublier la santé, naturellement.

Suit un autre message d'un gars aviné qui s'est manifestement trompé de numéro. Le Parlement devrait voter une loi interdisant les vœux, y compris ceux du président : la veille, Giscard a souhaité une bonne année au pays, tout en soulignant l'hostilité et l'imprévisibilité d'un monde où la France aurait de plus en plus de mal à tenir son rang. En tout cas, il

s'est enorgueilli d'avoir considérablement augmenté la production d'électricité « d'origine nationale » au moyen des centrales nucléaires, et il a invité ses concitoyens à s'en réjouir avec lui. Sans doute croit-il notre sous-sol plus riche en uranium qu'il ne l'est.

## 5 GERMAINE

Le lundi 5 janvier je deviens pour six mois faisant fonction d'interne dans le service du professeur Mortillon, ce qui suppose d'avoir le cuir épais et besoin d'argent. La cinquantaine élégante, Mortillon est un jeune vieillard à la crinière grisonnante et aux yeux verts, qui me fait penser à un lion nain. En permanence affairé, il aime faire étalage de son savoir et couvrir de mépris l'ignorance de ses subalternes. Sur le fond, un pauvre type absolument persuadé de détenir le secret d'une vie heureuse : s'astreindre chaque jour à marcher trente minutes, à boire deux litres d'eau et à ne pas dépasser trente grammes de graisse animale – ou vingt-sept grammes ou trente-deux, selon les dernières recommandations du *Bulletin français de nutrition* auquel il apporte régulièrement sa contribution. Avec la médecine pour seul horizon et un engouement spécial pour l'hygiénisme, Mortillon exerce une pédagogie très personnelle : il aime enseigner aux étudiantes, pour autant qu'elles soient jolies et lui manifestent de l'admiration. Les moches, les indifférentes et les étudiants mâles n'ont droit qu'à sa morgue. Bien entendu, il s'est choisi quelques adjointes superbement carrossées et toujours tirées à quatre épingles, qui font tourner le service pendant qu'il négocie des protocoles de recherche grassement rémunérés par les laboratoires pharmaceutiques, et

publie à tour de bras le fruit de ses cogitations. Pourquoi m'a-t-il choisi, moi, comme faisant fonction d'interne? J'imagine que ma candidature est arrivée à un moment où aucune belle femme ne postulait, et de toute façon peu m'importe : d'une part le rôle de succédané ne froisse pas mon ego, et d'autre part j'ai *vraiment* besoin d'argent.

Pour connaître Mortillon depuis un précédent stage d'externe dans son service, je sais que chaque lundi et chaque jeudi se reproduit le cérémonial du tour, mot qui désigne la visite de toutes les chambres et l'examen de tous les malades du service. Doivent y participer les adjointes, la cheffe de clinique, les internes, les externes, la cadre infirmière, plusieurs membres de l'équipe soignante et tous les stagiaires imaginables. C'est pour le professeur une occasion de briller : connaît-on le signe de la sonnette ou celui du tabouret? À quels diagnostics doit-on penser devant une blépharoptose associée à un myosis? Quels médicaments sont à proscrire dans la porphyrie aiguë intermittente? Malheur à qui ne sait pas répondre. Mais, ce matin, j'ai de la chance : dès la première chambre, Mortillon entrouvre la porte, la referme aussitôt et nous annonce en chuchotant que madame Germaine Berger, nonagénaire, vit ses derniers instants. Il n'y a plus rien à faire sur le plan médical, mais il serait bon qu'un membre de l'équipe se dévoue pour lui tenir la main, afin qu'elle ne parte pas seule. L'occasion est trop belle : sans aucun doute, je suis celui dont madame Berger a besoin.

Il est à peine plus de neuf heures et me voilà assis au chevet d'une vieille dame incroyablement fluette, dont les cheveux blancs s'étalent en corolle sur l'oreiller. Les yeux fermés, elle semble dormir paisiblement, de sorte que tout en tenant sa petite main osseuse et sillonnée de veinules, je peux rêvasser en contemplant les arbres défeuillés qui me regardent par la fenêtre. Depuis cinq jours j'évite de répondre au téléphone de peur de devoir affronter le chagrin de Chantal Magnard, et surtout de céder à ses suppliques. Je n'ai aucune envie de me retrouver face à elle dans un bistrot proche de la faculté,

à tourner ma cuillère dans une tasse vide pour me donner une contenance tout en subissant des lamentations auxquelles je ne saurais pas quoi répondre. Et surtout, j'ai peur de la prendre dans mes bras simplement pour calmer ses sanglots, et de signer ainsi mon billet d'écrou pour sa prison dorée. Parce que je sais d'avance que si je revendique le besoin de consacrer du temps à la littérature, elle me promettra de me laisser toute liberté pour lire ou écrire, par exemple le dimanche si nous ne recevons pas sa famille, ou le soir après ma journée de travail. Elle me promettra même de faire construire par un ébéniste, dans notre grande maison de Valsaunier, une bibliothèque sur mesure, en chêne massif, que nous garnirons de tout ce qu'on peut imaginer de mieux comme bouquins : des reliés pleine peau, des éditions brochées, des livres de poche, l'*Encyclopædia Universalis*, son dictionnaire de mycologie en trois volumes, tous les *livres du mois* de la Guilde, sans oublier mes recueils de poésie bizarre. Je disposerai d'un vaste bureau, on achètera un fauteuil en cuir et une liseuse : ainsi, quand je ne serai pas requis par mes devoirs professionnels, mon rôle parental, mes obligations mondaines ou l'entretien du jardin, j'aurai toute latitude pour m'installer à mon aise et dévorer les volumes de mon choix. Elle m'en achètera même à chacun de mes anniversaires, que demander de plus ? Voilà le purgatoire dont je dois me protéger, malgré la tentation de la facilité et les rêves sensuels par lesquels les appas de Chantal Magnard nourrissent mes regrets.

J'en suis à ce point de mes songeries quand Mortillon passe le museau dans l'entrebâillement de la porte, curieux de savoir où ça en est. Je le rassure, Germaine Berger est toujours très calme. Intrigué, il s'avance : oui, et pour cause puisqu'elle est maintenant tout à fait morte, sa main gardant la chaleur de la mienne. Il est à peine dix heures et demie, je vais devoir rejoindre le troupeau sous le regard inquiet du patron, qui se demande si je suis un habile tire-au-flanc ou le dernier des crétins. On a vu meilleure entrée en matière.

## 6 INFORTUNE

Pasiphaé donna au roi Minos une descendance fournie : Ariane et Phèdre, mais aussi Glaucos, qui se noya dans le miel et ressuscita ; Androgée dont la mort avait terriblement peiné son père ; Deucalion qui aimait s'entremettre ; sans oublier Catrée, Acacallis et Xénodicé, dont on ne sait pas grand-chose.

Poséidon, le père de cœur de Thésée, avait offert à Minos un taureau blanc destiné à être immolé en son honneur. Agacé peut-être par ce cadeau trop intéressé, Minos refusa de sacrifier la bête. À cette époque, son couple traversait une mauvaise passe, sans doute avait-il la tête ailleurs. On suppose que Poséidon s'offusqua de tant de désinvolture et chercha à s'en venger.

Qu'elle se fût laissée embobiner par le dieu, ou qu'elle fût curieuse d'une expérience érotique hors du commun, ou même qu'elle tînt simplement à solder ses comptes conjugaux, Pasiphaé décida de tromper Minos avec le taureau. Il y fallait non seulement un certain courage, mais encore de l'astuce. Par chance, il se trouvait en Crète un bricoleur de génie, Dédale, récemment banni d'Athènes pour avoir tué un élève trop savant à son goût. Dédale n'eut aucune peine à fabriquer une forme de vache en bois dans laquelle Pasiphaé s'installa, et qu'on présenta au taureau. L'histoire est connue : il naquit de cette saillie originale un fort des Halles à tête bovine appelé Minotaure, créature libidineuse et cruelle dont la seule existence faisait tellement honte à Minos que celui-ci demanda à Dédale de construire un labyrinthe où enfermer le fruit de son infortune.

Plus tard, bien que soulagé d'apprendre que Thésée avait éliminé le monstre, Minos restait vexé à l'idée que Dédale avait favorisé les amours de son épouse avec un bovin. Alors il l'enferma avec son fils Icare dans son Labyrinthe afin qu'ils y meurent. Ce qui n'arriva pas, comme chacun sait.

La plus belle adjointe de Mortillon s'appelle Sophie Delaunay. Elle met un point d'honneur à ne jamais se présenter au travail deux fois dans la même tenue, ce qui suppose de disposer de gros moyens et d'un dressing immense. Toujours impeccablement coiffée, elle observe sans réserve les règles de vie de son patron : se lever tôt, boire de l'eau claire et pratiquer du sport – ski en hiver et voile en été – de sorte qu'elle est mince et bronzée du premier janvier au trente et un décembre. Inutile de la fréquenter longtemps pour savoir qu'elle est très mariée à un confrère très aisé et très cool, avec qui elle mène une vie très parfaite et dont elle a deux enfants très charmants. Avec ça, raisonnablement catholique et totalement dévouée à son métier : un modèle d'adjointe.

C'est elle qui supervise ma prise de fonction. Je lui présente donc l'observation que j'ai rédigée pour monsieur Norbert Favre, admis pour des vomissements sanglants et qui doit prochainement rentrer chez lui. Son alcoolémie était élevée le jour de son admission, et le bilan a révélé une cirrhose hépatique dont il s'étonne : à ses dires, il ne boit jamais d'alcool, et jamais en très grande quantité. Tout au plus lui arrive-t-il parfois de déguster un civet de lapin ou un bœuf bourguignon, mais ça ne va pas plus loin. Hormis, bien entendu, un ou deux apéritifs à midi, comme tout le monde, et un peu plus le soir, du vin en mangeant – mais le digestif est réservé aux fins de semaines, et s'il lui arrive de boire quelques bières à l'occasion, il s'en passe très facilement quand il fait froid.

En tête à tête, je n'ai pas eu le cœur de le contredire. Il a une bonne bouille, ce Norbert Favre, la trogne du gars assez malheureux pour chercher un semblant d'équilibre en

s'arsouillant chaque soir avec d'autres malheureux au bistrot d'en bas, où il doit repeindre le monde en couleurs plus vives. Cinquante-sept ans, ventripotent, technicien en maintenance de photocopieurs poussé vers la pré-retraite par une entreprise qui veut le bien de ses actionnaires. Pas une lumière, à coup sûr, mais pas un idiot non plus, simplement victime du rouleau compresseur néolibéral, du décervelage télévisuel et d'une vie sans amour. Je me le représente assez bien, exposant au comptoir ses idées pour restaurer le plein-emploi, combler le déficit et trouver des alternatives au pétrole. J'imagine même qu'avec un coup dans le nez, je pourrais lui donner la réplique.

En revanche, le docteur Sophie Delaunay se sent en devoir de dénoncer les fables qu'il se raconte. Taratata, le bilan prouve qu'il picole, un point c'est tout. Il souffre d'une hypertension portale, qui entraîne des varices œsophagiennes, d'où les vomissements de sang qui l'ont amené dans le service. Maintenant, la suite est limpide : soit il arrête de boire et il se donne plusieurs années de survie ; soit il reprend sa consommation, et ça se finira très vite entre quatre planches.

Il la regarde, affolé. J'ai l'impression qu'il réfléchit en toute hâte aux petites dérogations qu'il pourrait s'octroyer, mais elle insiste : encore une bouteille et c'est les quatre planches. De toute évidence, sa formule lui plaît, métonymie qui, selon elle, fouette assez l'imaginaire pour soustraire ce pauvre gars à la tentation de l'intempérance. Et je pense à Charles Bukowski, à qui un confrère du même acabit avait affirmé que le moindre verre signerait son arrêt de mort : avisant un bistrot dès sa sortie de l'hôpital, il était allé y siroter un whisky, *pour vérifier*. À partir de quoi il avait tranquillement repris ses habitudes. Chassez le naturel, il revient au goulot.